



LE TAMBOUR DE SOIE UN NÔ MODERNE

ENTRETIEN AVEC KAORI ITO ET YOSHI OIDA

Vous avez travaillé ensemble en 2014 pour la pièce *Yumé*. Pour vos retrouvailles artistiques, pourquoi avoir choisi de nouveau une pièce classique du théâtre Nô, *Le Tambourin de soie*, dont Yukio Mishima a fait une adaptation moderne ?

Yoshi Oïda : Suite à notre collaboration pour *Yumé*, j'ai eu envie de danser, ce que je n'avais jamais fait. Mon rêve était de danser avec mon contraire. Je suis un vieux monsieur et Kaori une jeune femme. Elle est habituée aux sujets abstraits ; moi, comme je viens du théâtre, je ne peux pas danser si je n'ai pas une histoire à suivre. C'est aussi la première fois, depuis mon arrivée en Europe, que je travaille avec une équipe totalement japonaise. J'ai donc cherché un récit japonais où les personnages seraient un vieux monsieur et une jeune femme... et justement, il y en avait un dans le théâtre traditionnel japonais. Nous n'étions pas forcément attachés au Nô, ni à Yukio Mishima, mais souhaitions seulement nous en inspirer. Nous essayons de sortir de l'image classique du Japon même si le spectacle en garde certains accents. Il est évidemment entouré d'un petit parfum japonais car c'est notre culture, mais c'est surtout un reflet de l'humanité.

Kaori Ito : Le musicien Makoto, Yoshi et moi sommes tous trois dans une position d'« immigrés par choix » en France et nous nous sentons peut-être ainsi plus libres d'interpréter le Japon différemment. Nous avons envie de partager cette sensation et faire ensemble un spectacle qui serait joué par des Japonais partis du Japon, qui ne parle pas seulement du Japon mais plutôt de l'humain dans son universalité.

Y. O. : La base de notre réflexion était de savoir comment nous pouvions vivre dans le monde du spectacle en tant qu'artistes étrangers.

Kaori Ito : Travailler avec Yoshi me fait revenir au Japon, à la fois dans ma tête et dans mon corps. Dès qu'il fait un mouvement, nous pouvons imaginer le kimono qui accompagne son geste. Moi, je n'ai jamais eu l'habitude de cette gestuelle car je viens du ballet classique. C'est paradoxalement l'Europe qui a facilité mon accès aux cultures japonaises. Les techniques très traditionnelles et codifiées au Japon se « décodent » plus facilement ici en Europe, et cela nous a permis de prendre plus de liberté avec l'histoire. L'idée était de revisiter le Japon sans contrainte.

Le Nô mêle danse, chant, musique et textes poétiques. Il fait énormément appel au corps. Comment avez-vous retranscrit cela dans le spectacle ? Quelle est cette « danse de la folie » que la danseuse répète ?

Kaori Ito : C'est une danse traditionnelle appelée *rambyoshi* à laquelle j'ai été initiée grâce à un maître de théâtre Nô au Japon. Danse et musique y sont synchronisées et même s'il y a peu de mouvements, c'est très intense. Sur scène, le musicien Makoto Yabuki utilise les instruments traditionnels, les flûtes en bambou Nô-kan du théâtre Nô et Shinobué, mais aussi la flûte quéna d'Amérique du Sud, les tambours japonais taïko et shimé-daïko et le xylophone en bambou také-marimba, qu'il a pour la plupart fabriqués. Le *rambyoshi* comporte de nombreux silences mais dès que le son du tambour résonne, je dois l'accompagner d'un mouvement.

Yoshi Oïda : Dans la danse *rambyoshi*, il y a en effet beaucoup de silence. Le silence n'est pas un récit, pas une émotion non plus, juste une situation. Le musicien, le comédien et la danseuse deviennent une seule et même respiration, ils inspirent et expirent ensemble. Pour Kaori, nous pouvons penser que c'est un défi de rester immobile pendant ces longs silences, mais en fait, même sans bouger, elle danse.

Kaori Ito : En ce moment, j'utilise souvent le silence dans mes créations. Je travaille à faire le vide pour laisser entrer l'émotion. Lire Zeami Motokiyo, grand théoricien du théâtre Nô, m'apprend beaucoup sur les mouvements et les postures que je retrouve chez Yoshi. C'est très différent de la gestuelle en danse, le placement du corps n'est pas le même. Avec Yoshi, c'est d'abord le corps qui amène l'émotion, il prend une posture pour ensuite dire le texte.

Yoshi Oïda : C'est toujours le corps qui réagit, puis les mots sortent. Comme dans la vie, l'émotion n'arrive jamais après la parole. Si mon corps a peur, alors j'ai peur et je l'exprime. Le corps pense puis utilise ensuite son cerveau. Nous ne pouvons pas atteindre la vérité du texte en ne le travaillant qu'avec le cérébral.

Kaori Ito : Ce que j'ai appris de Yoshi et que j'essaie d'appliquer dans le spectacle, c'est le rythme de son jeu, quand placer les silences, quand se retirer. Ce concept de tradition japonaise, appelé *jo-ha-kyū* est à la base du rythme de la vie humaine et des changements de rythmes d'une représentation. Le tempo ou le mouvement commence lentement (*jo*), puis se développe progressivement (*ha*) et accélère en intensité jusqu'à son apogée final (*kyū*). C'est une technique typiquement japonaise...

Yoshi Oïda : ...oui, mais tous les bons comédiens la connaissent. Au théâtre, le rythme est différent, il est soit très rapide, soit très lent, car il n'est pas organique. Dans ce spectacle, nous avons voulu essayer de reproduire un rythme au plus près de l'humain.

C'est aussi un spectacle sur la transmission entre générations. Qu'est-ce que ce spectacle vous a appris l'un de l'autre ?

Yoshi Oïda : Aujourd'hui, je ne pense plus à jouer, chanter, danser mais seulement à être et vivre sur scène. Bien sûr, l'idée au départ était de danser, mais je ne cherche plus à catégoriser ce que je fais. Kaori est comme ma « grande » fille et être ensemble sur le plateau est un très grand bonheur.

Kaori Ito : *Je danse parce que je me méfie des mots* était le premier spectacle réalisé avec mon père et qui parlait de filiation. La relation très chaleureuse que j'ai avec Yoshi prolonge ce lien. Il est un peu comme mon deuxième père. Nous nous voyons souvent, il connaît bien ma vie. Quand je vais chez lui, je me sens chez moi. Être sur scène est aussi une autre manière de passer du temps avec lui... Il est très ouvert et il m'apprend à me projeter. Il a une palette très large et peut parler d'avant-guerre, d'après-guerre et aussi de l'iPad. C'est pour moi une grande richesse d'échanger avec lui et d'accueillir ce qu'il peut me transmettre. J'ai aussi appris de Yoshi que, même sans bien parler la langue, il est possible d'apprivoiser une émotion.

Le fantôme est une figure récurrente de la culture au Japon et la dramaturgie Nô convie souvent les revenants pour hanter les vivants, comme dans ce spectacle.

Kaori Ito : Oui, au Japon, il n'est pas inhabituel de vivre avec les disparus. Dans la dramaturgie du Nô, la pièce commence par l'apparition d'un personnage sous sa forme humaine. Il raconte l'histoire de sa vie et de ses souffrances. Après un épisode comique, le personnage révèle sa véritable nature sous la forme d'un fantôme venant tourmenter les vivants.

Yoshi Oïda : Dans les croyances très anciennes de toutes les cultures et de toutes les religions, la figure du revenant existe, sous de nombreuses formes. Après la mort, il existe une autre vie. La question est de savoir comment aujourd'hui, dans un monde qui ne croit plus aux fantômes, nous pouvons représenter cette figure sur scène.

Kaori Ito : Le fantôme surgit entre la vie et la mort, il est retenu entre deux mondes car il a encore des comptes à régler. Dans le folklore japonais, les fantômes peuvent être drôles ou démoniaques ou bien invisibles. Ce qui est amusant car Yoshi dit d'ailleurs, dans un de ses livres, qu'il a commencé à faire du théâtre pour être invisible. Et moi, je cherche à rendre visible sur scène ce qui est invisible...

Jean-Claude Carrière a écrit le texte du spectacle. Comment s'est effectué le travail d'adaptation de cette histoire traditionnelle modernisée par Yukio Mishima ?

Yoshi Oïda : Jean-Claude Carrière s'est inspiré de la pièce de Nô qu'avait adaptée Mishima (avec qui j'étais très ami) pour créer le texte du spectacle. Il est venu aux répétitions et nous avons, ensemble, opéré des changements. Nous nous connaissons depuis quarante-cinq ans et avons souvent travaillé l'un avec l'autre. Il a traduit et adapté des mises en scène de Peter Brook comme *La Conférence des oiseaux*, *Le Mahābhārata* et *La Tempête* que j'ai jouées au Festival d'Avignon en 1979, 1985 et 1991.

Kaori Ito : Se voir pour construire ce spectacle me permet aussi d'être le témoin de la réunion de deux grands noms du spectacle vivant. Participer aujourd'hui au Festival d'Avignon trente ans après leur dernière venue en 1991 est remarquable. Yoshi a 87 ans et Jean-Claude presque 89. Il était urgent de réaliser ce projet. Ce sera peut-être le dernier spectacle dans lequel Yoshi danse, même si c'est aussi le premier où il danse !